

musique

AGATHE MAX La violoniste lyonnaise compose une musique immersive, qui évoque des mondes perdus. Également plasticienne, elle moule des squelettes préhistoriques dans la plus ancienne grotte du monde.

La tectonique des sons

RODERIC MOUNIR

Agathe Max,
Dangerous Days (2013),
en écoute intégrale sur
<http://agathemax.bandcamp.com>

Infos sur l'artiste
et dates à venir:
agathemaxmusic.com

Elle est un peu genevoise, ayant vécu et étudié quatre ans au bout du Léman, à l'école des Arts appliqués. Violoniste établie à Lyon, Agathe Max se produit régulièrement sur les scènes romandes (la dernière fois en novembre 2013 à la Cave 12 avec le compositeur d'avant-garde Duane Pitre). De sa formation classique au conservatoire, elle a gardé le bagage technique, des compositeurs fétiches tels Bach – «à la fois mathématique et méditatif» –, Bartók, Dvorák, et des pianistes comme Satie. Mais il y a quelques années, elle a bifurqué vers des chemins moins balisés. Plus libre, plus créative.

«Je m'étais heurtée à des limites», explique la musicienne via Skype, calée dans son studio au milieu d'un piano, de guitares, cithares et harpes celtiques. «Il reste des traces de classique dans ma composition», reconnaît celle qui filtre maintenant ses sons à travers des effets pour varier les tons, renforcer le pouvoir d'évocation et d'immersion. Sur le très beau *Dangerous Days*, son deuxième album paru l'an dernier, le violon d'Agathe Max façonne des boucles, les déroule en couches et étire ses mélodies empreintes de gravité mais aussi de douceur et d'optimisme.

On songe aux plages les plus mélancoliques de Godspeed You! Black Emperor, à Brian Eno, aux bandes originales de films de Nick Cave et Warren Ellis (violoniste de Dirty Three). Agathe Max reconnaît l'influence de l'école minimaliste américaine (Steve Reich, Philip Glass, La Monte Young) et le rôle clé de Tony Conrad: «Pour une violoniste, c'est un choc important. Sa manière de jouer avec les dissonances m'a suggéré une autre approche du violon.»

CHANTIER HORS NORMES

Elle donne des concerts en solo ou accompagnée d'un batteur, tirant alors son répertoire vers des contrées plus rock, mais toujours hypnotiques. Elle a rejoint Farewell Poetry, un ensemble expérimental emmené par la poétesse et cinéaste Jayne Amara Ross, qui tournera en Angleterre au printemps. Elle sonorise aussi des films d'animation, des pièces de théâtre, des installations et même une expo paléontologique, *Paleo Monsters*, où l'on croise une trentaine de prédateurs préhistoriques, le fameux T-Rex en queue de parcours. C'est



qu'Agathe Max, sculptrice de sons et plasticienne, travaille dans une entreprise spécialisée dans le moulage de squelettes d'animaux, à destination des musées. «Le patron était passionné de dinosaures depuis son enfance. Il a fini par réaliser son rêve. On a commencé avec des dents, et aujourd'hui on moule des squelettes entiers.» Agathe Max s'occupe plus particulièrement des finitions, les patines.

Ces derniers mois, elle est intervenue sur un chantier hors normes: la réplique de la Grotte Chauvet, en Ardèche, la plus ancienne au monde. Cette immense

galerie d'art paléolithique de 400 m de long renferme des centaines de peintures rupestres, deux fois plus anciennes que celles de Lascaux. Il y a 20 000 ans, l'effondrement de la falaise enfouissait ces secrets immémoriaux, jusqu'à leur mise à jour en 1994 par le spéléologue Jean-Marie Chauvet. Une découverte exceptionnelle. Agathe Max a le privilège rare de pénétrer dans la grotte. Interdite au public, elle est réservée aux scientifiques pour ne pas affecter l'atmosphère du lieu et dégrader ces peintures réalisées par nos ancêtres il y a 36 000 ans: ours, lions, rhinocéros laineux,

chevaux, caribous et mammouths, la vision de ce bestiaire est à couper le souffle. «La grotte elle-même est spectaculaire avec ses cristaux, ses dentelles de roche, ses couleurs... et le silence total, hormis le bruit des pas sur la passerelle aménagée.»

LES RÊVES PERDUS

Chargée de photographier les ossements d'ours des cavernes – qui hibernaient là – pour en réaliser le moulage, Agathe Max décrit un cimetière animalier, le sol jonché d'os parfois pris dans la roche, un crâne d'ours trônant sur un bloc rocheux – sans qu'on puisse déterminer le sens d'une telle mise en scène. Dans quelques semaines, elle retournera dans ce sanctuaire de la mémoire humaine. «Les dessins sont d'une force incroyable. Certains ont été peints au doigt sur le calcaire et on peut encore voir les boulettes laissées sur le tracé!» Chacun y projette sa propre interprétation. Agathe Max y a vu «un sanctuaire, un lieu de culte».

Début avril, elle y fera une troisième et dernière excursion, avec un spécialiste des ossements d'ours. «On n'y reste pas plus de deux heures. J'espère accéder à des salles que je n'avais pas pu voir, car le taux de CO₂ était trop élevé.» Paléontologues, historiens, géologues et historiens de l'art scelleront ensuite les lieux. En 2015, la Caverne du Pont-d'Arc s'ouvrira au public sur le site du Razal, non loin de l'original. Trois ans de travaux auront été nécessaires pour reproduire la Grotte Chauvet à l'échelle identique, avec ses ossements et ses peintures, ainsi que des pôles pédagogique et événementiel. On imagine que l'enjeu touristique a conduit à ne pas reproduire les erreurs de Lascaux – soumise à une arrivée d'air brutale due aux visites, celle-ci a subi d'importantes dégradations. La Grotte Chauvet est candidate à l'inscription sur la liste du patrimoine mondial de l'Unesco. Pour la visite virtuelle, on recommande le très beau documentaire de Werner Herzog, *La Grotte des rêves perdus*.

Agathe Max, elle, conservera longtemps le souvenir de cette aventure qui a déjà filtré dans *Dangerous Days*: «La réalisation de cet album s'est imprégnée de mon travail sur les dinosaures. L'extinction de ces espèces qui dominaient la Terre renvoie à la place de l'humain, qui l'a remplacé sur l'échelle de la puissance, mais qui pourrait bien provoquer sa propre disparition...»

Photo.
Tout le monde ne peut pas se prévaloir de posséder un fémur d'ours des cavernes.
GUILLAUME BARON

DISQUE • SYLVIE COURVOISIER, MARK FELDMAN, «LIVE AT THÉÂTRE VIDY-LAUSANNE»

Corps-à-corps lumineux



Un violon et un piano ont-ils encore des choses à se dire? Une question que semblent se poser Sylvie Courvoisier et Mark Feldman dans leur dernier album, enregistré lors de quatre concerts donnés en novembre 2012 au Théâtre de Vidy-Lausanne. Au fil de sept morceaux, dont plusieurs titres convoquent les poètes et muses grecques («Orpheus and Eurydice», «Simonides», «Melpomene», «Calliope»), le duo propose des dialogues où Bartok, et Chostakovitch croisent les cordes avec Monk et Cecil Taylor.

Il y a de l'espace, la volonté de prendre le temps de construire un discours qui part de consonances lumineuses et se disloque, sur «Orpheus and Eurydice», dans un grand chaos sonore savamment contrôlé. Ce contrôle permanent fait à la fois la force et la faiblesse de l'album: à aucun moment les deux musiciens ne se laissent déborder par leurs instruments. Pourtant, l'ouverture de «Pindar», où le violon craque au rythme et détonations du piano préparé, laisse augurer un lâcher prise total, qui n'arrivera jamais. L'énergie, elle, est toujours au rendez-vous, aussi bien dans les moments intimistes que dans les explosions virtuoses, comme sur «Calliope», où les deux instruments se lancent dans un corps-à-corps frénétique qui se terminera, comme un clin d'œil à une relation impossible, par un étonnant rappel de l'air du Toréador (*Carmen*) fredonné par le violon. ANYA LEVEILLÉ

SYLVIE COURVOISIER, MARK FELDMAN, LIVE AT THÉÂTRE VIDY-LAUSANNE, INTAKT

DISQUE • THE NOTWIST «CLOSE TO THE GLASS»

Confusion au labo



Après un quart de siècle de mutations, le groupe de Markus et Micha Acher paraît toujours aussi juvénile. Tout en donnant le sentiment d'avoir toujours fait partie du paysage. Fondé à Munich en 1989, The Notwist a commencé par ruer dans les brancards au format grunge, assez quelconque mais où émergeait déjà le timbre fragile de Markus Acher. On était loin du son limpide, pop et crépitant

d'électronique (apport de Martin Gretschnmann, alias Console) qui devait populariser les Allemands par la suite. Depuis, on a en mémoire les airs de «Pick Up The Phone», «This Room» ou «One With The Freaks», increvables confidences pop qui jalonnaient *Neon Golden* (2002). Cet album a scellé avec un tact rare l'alliance entre électronique et indie-rock, s'appuyant sur des qualités d'écriture et d'arrangement jamais démenties. Or depuis 2008 et *The Devil, You + Me*, on était sans nouvelles de The Notwist, sinon à travers les projets parallèles de ses membres (Console, Lali Puna, etc) et 13 and God, intersection avec les rappeurs californiens Themselves.

Close to The Glass est à la fois une bonne nouvelle et un constat frustrant. Si l'entame pointilliste et synthétique à souhait («Signals» et le morceau titre) déploie une belle science de l'abstraction ludique, tandis que «Kong» est sans doute le meilleur morceau indie-pop de l'année jusqu'ici, la fratrie Acher peine ensuite à trouver le rythme idéal entre mélancolie pop, voire folk pur («Casino», charmant au demeurant) et ses expérimentations plus bruitistes. RMR
THE NOTWIST, CLOSE TO THE GLASS, CITY SLANG / TBA

DISQUE • NENEH CHERRY, «BLANK PROJECT»

Projet: renaissance



Parler de réinvention est un euphémisme – l'intéressée évoque une expérience libératoire à propos de la conception et l'enregistrement de *Blank Project*. Il faut donc envisager ce disque comme une page blanche pour Neneh Cherry et l'écouter avec des oreilles vierges. La chanteuse britannique (née à Stockholm) est sans doute plus connue pour son duo avec Youssou N'Dour «7 Seconds»

(c'était il y a vingt ans) ou pour son premier album *Raw Like Sushi* (1989), avec son hit «Buffalo Stance», que pour sa collaboration il y a deux ans avec le groupe de jazz nordique The Thing (*The Cherry Thing*). Or ce premier pas vers la résurrection artistique avait tout son sens: par la référence au mythique trompettiste Don Cherry, son beau-père, mais aussi par le clin d'œil adressé à ses propres débuts dans l'underground musical, au début des années 1980, avec le collectif post-punk et free-jazz Rip Rig & Panic.

Voilà donc Neneh Cherry, à 49 ans, prête à écrire la suite de sa carrière solo après une parenthèse de dix-huit ans. *Blank Project* va au-delà de ce qu'on pouvait attendre. Non seulement parce que la production a été confiée à Kieran Hebden, alias Four Tet, génie de l'électronica impressionniste infusée de jazz et de pop. Mais parce que ses compositions trépidantes, abstraites et décharnées sont campées sur un couple voix-percussion subtilement coloré à l'électro. L'excitation et le plaisir mis dans cet enregistrement – en cinq jours – animé par un esprit d'improvisation transparent et infectent l'écoute. RMR
NENEH CHERRY, BLANK PROJECT, SMALLTOWN SUPERSOUND